

73

PREMIÈRE ANNÉE. N° 1.

JUILLET 1931.

SOCIÉTÉ DES AMIS
DU VIEUX-TOULON
—
MUSÉE-BIBLIOTHÈQUE

le mercure de provence

littérature — arts
sciences — tourisme



organe de défense et
de perfectionnement de
la région provençale

mensuel

2 fr. 50

le mercure de provence

LITTERATURE — ARTS —
— SCIENCES — TOURISME



Organe du Groupement
"ATHÉNÉE"

DIRECTION - REDACTION :
11, Avenue Colbert, TOULON
TÉLÉPHONE : 5.48

ADMINISTRATION :
5, Rue Emile-Zola, TOULON
Chèques Postaux Marseille 100.63

Directeur : **ANDRÉ MARTEL**
Rédacteur en Chef : **J. BEAUSSIER.**
Administrateur-Gérant : **I. ROCHE.**

ABONNEMENTS :

3 mois.....	7 fr.
6 mois.....	12,50
1 an.....	25 »

Etranger (frais d'envoi en sus)

SOMMAIRE

(Juillet 1931)



MESSAGE	1
par la Rédaction.	
LA PROVENCE ET SES PEINTRES. 2	
par Chénard-Huché.	
LA VIE D'UN VIEUX THEATRE DE	
PROVINCE, par César Castel....	5
BOIS GRAVE DE FILIPPI.....	7
Porte du Vieux Théâtre de Toulon	
BAIGNEUSE (Poésie)	9
par Pierre Alibert.	
LES GAZ DE COMBAT.....	10
par Henri David.	
GRAINS DE TEMPS (Poésie).....	13
LES FEMMES ET L'AMOUR.....	14
par I. Roché.	
UN CLEMENCEAU POUR MELO-	
DRAME, par André Martel.....	18
GERBES	22
par Le Faucheur.	

Des Correspondants sont
demandés pour la Région Provençale

MESSAGE

Servir notre région.
La défendre.
En dire les beautés, en prouver les
valeurs, en montrer les ressources.
Stimuler ses énergies, accroître son
prestige, développer ses possibilités.
Nous voulons cela.
Fermement, nous est assurée la force
de tous ceux qui, inlassables, travaillent
à sa richesse et à sa gloire.
A notre vigoureux levier, il faut
un solide point d'appui : le public.
Nous l'aurons.
Qui nous approuve, nous suit.
Qui nous suit, nous aimera.
L'espérance est dans notre azur.
La Rédaction.



AU CREUX DES LIVRES

Un Clemenceau pour mélodrame

ou

Comment on écrit des histoires romancées

M. Suarez Georges a composé un fort gros volume sur Clemenceau. Nous ne nous permettrons pas, ici, de critiquer cet ouvrage, page par page ; parce que, d'abord, nous ne connaissons pas toute la vie du tribun, et qu'ensuite nous aurions fort à faire. Mais il est une partie qui nous éclaire singulièrement sur la *valeur historique* du restant. Il s'agit surtout de certains passages sur lesquels nous avons suffisamment de documents et de faits pour affirmer que notre auteur s'est mis bigrement le doigt dans l'oeil.

M. Suarez paraît ignorer bien des choses de la vie de Clemenceau. Il le fait élire sénateur du Var en 1903 alors que c'est en 1902 que les Varois ont envoyé le Tigre siéger au Sénat. Mais ne chicanons pas ; une année ce n'est pas le diable, surtout quand on écrit l'histoire sur le mode romancé. Cette erreur de chiffre ne serait rien, si d'autres erreurs plus graves n'entachaient ce volumineux ouvrage.

Notre auteur donne une place énorme au discours de Salernes ; c'est la clef de voûte de son édifice romantique ; il le cite en entier comme un monument de l'art oratoire clemenciste. Oh ! Oh ! les faits sont là pour prouver que ce discours n'eut pas le retentissement que lui attribue, par retour de courrier, M. Suarez. Le discours de Salernes ne fit pas autant de vacarme, pour la raison bien simple que le Tigre, avant Salernes, avait déjà parlé ainsi dans de nombreux villages, et qu'il continua de même au cours de cette fameuse campagne.

de 1893. Le discours de Salernes n'est célèbre que parce que M. Suarez le dit. De là à soutenir que ce discours s'éleva «à des hauteurs insoupçonnées» comme le prétend notre auteur, c'est aller un peu fort. Ce discours n'est qu'une défense de circonstance, —vigoureuse, excellente, sans doute, —mais sans plus. Fort heureusement pour Clemenceau, il a prononcé, dans le Var, d'autres discours plus beaux, moins captieux (en des circonstances plus précises), et plus dignes de demeurer dans l'histoire politique de la Troisième République. Il est évident que M. Suarez, ignorant ces discours varois du tribun, ne pouvait guère comparer. Faute de grive, dit-on en Provence, on mange de merle.

Mais entrons plus à fond dans les erreurs de cet ouvrage.

On affirmait au siècle dernier que les Français connaissent mal leur géographie. C'est toujours vrai. En effet. Parlant de la malheureuse campagne de Clemenceau dans le Var, en 1893, M. Suarez promène son félin «*de la vallée de Briançon au torrents de la Siagne*». Cette phrase produit un très bel effet dans son livre et sonne harmonieusement. Notre panégyriste serait-il poète ? Il a certainement l'oreille musicale. Mais il n'a pas de chance : Briançon. se trouve dans les Hautes-Alpes !!! (voir Géographie Foncin, carte des départements de la France, cours élémentaire des écoles primaires).

L'arrondissement de Draguignan, que le Tigre désirait encore représenter, n'a

point encore l'étendue que lui donne la géographie, de M. suarez, et l'infortuné candidat en avait assez des villages du Var sans pousser ses tournées électorales jusqu'aux environs du Mont Pelvoux. Quant «aux torrents de la Siagne» ce n'est qu'une demi-chance, car ce cours d'eau a les trois-quarts de son lit dans les Alpes-Maritimes ! C'est bien là ce qu'on appelle manquer les quilles.

M. suarez parle aussi des «rivages brûlés de l'Estérel» et des «pins de Montauroux». Il semble vouloir mettre ainsi en évidence deux points extrêmes du département et chercher un effet de rhétorique comme dans une chanson de café-concert qui fit un certain temps fureur :

« De Paris jusqu'à Vienne
« De Grenade à Moscou...

Mais notre conteur joue de guigne : Montauroux et l'Estérel sont du même côté et à quelques kilomètres l'un de l'autre. C'est comme si l'on disait que M. Untel a parcouru la France en tous sens... de Paris jusqu'à Versailles ! C'est sans doute aux Maures que s'adresse la phrase de notre auteur ; car l'Estérel, qui se prolonge dans les Alpes-Maritimes, n'occupe pas une grande superficie dans le Var. Les Maures au contraire, sont importantes et toutes varoises. Les Maures ! l'Estérel ! c'est tout la même chose pour quelqu'un qui n'y va pas chercher de si près. Quant «aux pins de Montauroux» que notre touriste veut rendre célèbres comme le discours de Salernes, ils n'ont rien de surprenant, et les Varoises connaissent plus d'un endroit où les pins sont autrement susceptibles de provoquer l'admiration. Nous ne conseillons pas à M. Suarez d'écrire dans des revues touristiques et de rédiger des guides pour Michelin : ses lecteurs éventuels pourraient avoir de grandes déceptions. Mais *les pins de Montauroux*, comme cela sonne bien !

Il traite ensuite les électeurs de l'arrondissement de Draguignan de «bergers ignares». Oh ! le méchant ! Sur ce point

il ne serait pas d'accord avec M. Jean Giono qui trouve les bergers très savants. Que M. suarez sache que les bergers sont relativement rares dans cette région et que la totalité ou presque, des habitants se livrent à la culture de la vigne et de l'olivier. L'erreur de notre géographe est logique, puisqu'il place cet arrondissement varois dans les Hautes-Alpes.

Du moment qu'il s'agit de bergers, revenons à nos «moutonssse» comme dit Topaze.

Voici comment débute la campagne électorale de 1893, version Suarez :

«Malade, rongé de dysenterie, il fut reçu à la descente du train par une bordée d'injures ; conspué, déchiré, mais faisant bravement tête, il allait sous les huées de village en village». Du manuel touristique, nous voilà dans le mélodrame. «Rongé de dysenterie» dès son arrivée ; vous allez vite ; laissez-le donc descendre. Et voyez-vous ça, comme la dysenterie fait bien et donne au Var une odeur coloniale, —le Soudan ou le Congo au *moinsse* ! (comme disent les gens qui ne sont pas du Midi). Voilà donc notre homme qui, après avoir transporté son félin dans la zone des glaces éternelles, le pousse cette fois vers les régions équatoriales. Du frigorifique à la chaudière ! Pauvre Var !

«Conspué à la descente du train» ! Pas du tout. Cette campagne électorale commença de la façon la plus calme. Jamais, au début, on aurait cru que la lutte deviendrait si opiniâtre ; à ce moment l'élection de Clemenceau paraissait comme certaine. «Sous les huées» ! M. Suarez généralise furieusement. Très nombreux furent les villages où l'on acclama Clemenceau. Quant au «déchiré», c'est aller un peu fort. Notre dramaturge serait-il de Tarascon ?

Quand on est sur une telle pente, il n'y a plus qu'à se laisser glisser : c'est ce que fait M. suarez. Ainsi, poursuit-il, à l'inverse de son héros qui : «remontait héroïque, farouche, seul, la rude côte de la for-

tune ; jamais on n'avait vu cela ; sa voiture lapidée ; les auberges où il sommeillait prises d'assaut ; des cortèges haineux sous les fenêtres ; et dans la nuit fraîche des montagnes, le lancinant « aoh yes » jeté par les voix méridionales. »

Notez d'abord « *la nuit fraîche des montagnes* » qui prouve que notre voyageur (c'est une idée fixe) se croit effectivement dans les Hautes-Alpes. Voyez-vous ça, les montagnes de Draguignan ! M. Suarez exagère. Et puis la « *voiture lapidée* », les auberges clemencistes prises d'assaut. Le Père-la-Victoire faisait-il, là, son apprentissage de poilu dans les tranchées de Draguignan ? Notre dramaturge veut rire. Dans le Var, on est plus calme que ne le pense notre auteur. La campagne de 1893 fut vive certes ; mais elle n'eut point ce caractère de violence que veut lui donner notre psychologue. Quant à prétendre que le Tigre combattait *seul*, ce n'est pas vrai. Clemenceau fut vaincu à la bataille de Draguignan avec 8.609 partisans contre 9.482 ennemis. Le Tigre n'échoua que de 873 voix ; il n'était donc pas *seul* ; et sa défaite fut honorable.

Plus loin, notre auteur raconte une petite histoire de maire « *montagnard* » qu'il dit (M. Suarez se croit toujours à 3.000 m d'altitude). D'après cette histoire, Clemenceau devrait son échec de 1893 à quelques mots d'esprit maladroitement jetés. Allons ! c'est enfantin. D'abord, dans le Var, personne ne se fâche quand on plaisante. Ensuite si Clemenceau a été battu, c'est qu'une infâme cabale, montée à Paris, dirigée par Paris (nous pourrions préciser) se déploya dans l'arrondissement de Draguignan avec une vigueur sans égale. Sait-il, M. Suarez que le Var fut submergé par des centaines de kilos de brochures mensongères, d'images ignobles venues de Paris ? Une véritable armée de camelots fut dirigée sur le Var et déferla dans une nuée de papiers. Clemenceau, alors, c'était le diable en personne ; et il fallait le mettre en fuite à tout prix : c'était le mot d'ordre de Paris

Pour renchérir encore — pour corser le menu —, notre subtil narrateur ajoute qu'au départ de Clemenceau « *des lâches crachèrent sur les vitres* » de son wagon. C'est ainsi pousser la médisance jusqu'à la grossièreté. Dans nos pays, cher M. Suarez, la colère tombe dès que la lutte est finie, et la rancune n'a pas les dents longues. Sans doute, vous avez pensé que ce geste faisait bien dans le récit. Sourions à ce trait d'imagination burlesque, en songeant que notre conteur dans un sentiment d'affection conjugale, a dédié son bel ouvrage à sa femme.

Il est très clair que M. Suarez en veut aux Varois de n'avoir pas élu Clemenceau en 1893 ; et notre auteur, qui épouse toutes les haines de son héros, se venge *en mangeant furieusement du Méridional*. Mais notre historiographe paraît ignorer que ce sont les Varois qui en 1885 ont appelé Clemenceau parmi eux aux élections législatives, et qu'ils l'ont réélu jusqu'en 1893. M. Suarez fait grand bruit de l'échec du Tigre à cette date, mais il oublie de dire dans son livre, pourtant fourmillant de détails insignifiants ou fantaisistes, que c'est encore les Varois qui, en 1902, sont allés chercher Clemenceau pour le nommer sénateur et qu'ils l'ont envoyé au Palais du Luxembourg pendant 18 ans. Si donc la France à l'heure la plus grave de son histoire, a pu retrouver son Tigre et s'en servir pour la sauver, c'est que le Var avait eu soin, comme sous l'effet d'une intuition secrète, de le lui garder sous la main, pourrait-on dire, en attente de gloire et prêt à rugir contre l'ennemi commun.

Cet oubli dédaigneux de M. Suarez est donc d'importance. Seul, jusqu'ici, M. Jean Ajalbert n'a pas commis cette faute ; car dans son ouvrage intitulé « *Clemenceau* » il parle souvent du Var ; et bien qu'il ne précise pas les faits à ce sujet (cela d'ailleurs n'avait pas à entrer dans le cadre de ses souvenirs), M. Jean Ajalbert donne à comprendre que le Var a eu, dans la vie du Tigre, une place de premier plan.

Si donc le reste de l'ouvrage de M. Suarez est écrit avec autant de souci de la vérité que la partie qu'il nous est permis de critiquer —il y a de quoi frémir. Et ceci nous donne l'occasion de juger un genre littéraire —*les vies romancées*—, genre né d'hier et réimporté d'Allemagne. La plupart de ces ouvrages sont des tissus d'erreurs. Cependant ne les livrons pas tous à l'autodafé. Quelques-uns, à l'instar de *Salambo*, de Flaubert, reposent solidement sur des documents. Quelques autres se sauvent de leur mépris de la vérité historique par leur valeur littéraire digne d'intérêt, comme la *Jeanne d'Arc*, de Delteil, ou le *Robespierre*, de Béraud. Nous excuserons ces derniers; à défaut d'être des documents historiques, ils sont des documents littéraires. Mais la masse, la foule innombrables et indéfinie des *vies romancées*, mérite le pilori. Ce sont des oeuvres d'imagination écrites à la hâte et dont la médiocrité du fond n'est pas compensée par la forme. On demeure stupéfait quand on apprend que telle *vie romancée* ne repose que sur un document douteux de quelques lignes, avec lequel l'auteur a brodé un bouquin de deux cents pages, — que tel autre s'est servi de toutes les légendes, *on-dit* ou autres cancanes auquel un historien n'ajouterait foi, — que tel autre ne repose que sur des suppositions les plus hasardeuses, ainsi du reste. Ces sortes d'écrits troublent

affreusement la recherche de la vérité des faits ; les historiens futurs auront beaucoup de mal à s'y reconnaître. Et l'on demeure inquiet quand on constate que ces ouvrages sont en train de constituer des fonds d'études dans des bibliothèques sérieuses où des étudiants sans méfiance et des professeurs non avertis viendront puiser des renseignements pour leurs travaux et pour leurs cours. Le chercheur s'indigne à la lecture de ces pseudo-documents ; ils trompent d'autant mieux qu'ils ont le prestige de la chose imprimée et la puissance mensongère d'une évocation habilement machinée selon les goûts du gros public. Combien leur sont préférables de simples et modestes ouvrages de souvenirs sincères racontés sans amplification, comme celui de M. Jean Ajalbert ! Les vies romancées sont d'autant plus regrettables que les clients de ces sortes d'ouvrages se croient dispensés d'acheter des livres de documents ; et les publications qui servent vraiment l'histoire deviennent ainsi impossibles à placer en librairie.

Remercions toutefois M. Suarez de nous avoir enseigné la manière de fabriquer une parfaite *vie romancée*, et de nous montrer comment naissent les légendes historiques au siècle de la T.S.F. et de la pâte à mâcher.

ANDRÉ MARTEL.